

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cours de Microéconomie 2 (Module : M9)

Professeur : M. LEGSSYER

Nous avons essayé de voir dans ce cours comment la théorie microéconomique part d'un certain nombre d'hypothèses de comportements (rationalité des agents économiques, etc.) et de calcul (calculs linéaires) pour chercher à rendre compte des phénomènes de production, de consommation, d'échange et de répartition des ressources dans une société humaine. Nous avons ainsi vu que l'agent économique individuel est saisi par la théorie économique comme un agent qui obéit à une logique purement égoïste de l'intérêt individuel. Nous avons vu également que la microéconomie use d'un langage très formalisé dans sa recherche de l'explication des phénomènes économiques. Ce qui nous conduit maintenant à conclure ce cours en revenant sur ces deux points essentiels qui caractérisent assez sensiblement la théorie néo-classique.

I. Tout d'abord, au niveau des fondements philosophiques de la théorie microéconomique (théorie néo-classique), nous avons bien vu que la conception admise correspond à un individualisme doublé de libéralisme. En fait, et comme l'écrit R. Hickerson (*in "Complexity and meaning of freedom : the classical liberal view. American Journal of Economics and sociology". New-York, January 1984*) « La conception individualiste de la liberté a été transmise depuis Adam Smith et les économistes classiques jusqu'à leur postérité actuelle comme une torche que l'on se passe de main en main ». Cette conception signifie l'absence de toute coercition dans le domaine économique en ce sens que les agents économiques, consommateurs ou producteurs, font des choix et décident sans se voir imposer aucune contrainte extra-économique. Milton Friedman est certainement un des défenseurs contemporains de cette vision des choses. Cet auteur conçoit la liberté à la fois comme une fin en soi et comme un moyen nécessaire pour atteindre la liberté politique. Il écrit (*in "Capitalism and Freedom"*) : « Les composantes de l'économie jouent un rôle double dans une société libre. D'un côté la liberté dans l'agencement est un aspect de la liberté entendue dans le sens le plus large, ainsi la liberté économique représente-t-elle une fin en soi. Par ailleurs, la liberté économique constitue également un moyen indispensable pour atteindre la liberté politique ». Bref, on peut dire comme l'écrit S.-R. Hickerson (*in "Une critique des fondements philosophiques de la pensée économique libérale classique. Problèmes économiques. N°1877, Juin 1984, p.10"*) que: « Sur le plan philosophique, la liberté telle que la conçoit le libéralisme individualiste, est le produit intellectuel résultant d'un amalgame entre la "loi naturelle" et des visions "utilitaires " et "hédonistes" du monde. Plus spécifiquement,

dans un sens épistémologique, la liberté telle que la conçoit l'individualisme, découle de l'atomisme méthodologies de la science Newtonienne, avec son prolongement naturel dans l'égo cartésien et l'idéologie de Locke ».

II. Ensuite, par rapport aux instruments d'analyse de la théorie néo-classique, on peut dire que ses défenseurs soutiennent que l'économie politique est une science de la logique qui se distingue des autres sciences sociales qui n'utilisent pas les mathématiques. La supériorité des mathématiques consiste dans le fait d'apporter un guide logique au raisonnement. Si le langage ordinaire est suffisant, le langage mathématique est plus convaincant dans la mesure où il montre plus rapidement un nombre élevé d'interdépendances que le langage ordinaire éprouverait de la difficulté à éclairer de façon simultanée.

À l'inverse les opposants de l'introduction des mathématiques en économie avancent que l'économie politique est réduite à de simples problèmes d'optimisations. La démarche de la programmation mathématique consiste à tirer de chaque situation donnée le maximum d'avantages, tout en respectant les contraintes économiques. En outre, une exactitude mal accessible pourrait être dangereuse et conduire à de fausses vérités. C'est sans doute cela que traduit Henri Guitton lorsqu'il écrit (*in "Mathématiques et science économique : que penser de la formalisation ?" Problèmes économiques, n°2009, janvier 1987, pp.4-5*) : « On a l'habitude de dire la mathématique introduit la rigueur dans le raisonnement. Oui, sans doute, mais il y a aussi deux types de rigueurs : la rigueur quantitative et la rigueur qualitative. En ce sens, l'apparente imprécision du langage naturel est supérieure à la rigidité du langage formel. Les symboles et les manipulations algébriques ne nous révèlent pas ce qu'il y a d'essentiel dans le comportement humain ».

Dans cette controverse entre les tenants et les opposants de l'emploi des mathématiques en économie, J. Plassard écrit (*in de l'emploi des mathématiques dans l'étude économique. Problèmes économiques, n°2194, octobre 1990, pp.6-7*) : « certains connaissent les mathématiques, d'autres les ignorent. Les premiers abordent le problème avec l'arrogance des forts, les seconds avec l'agressivité des faibles. Les premiers soupçonnent les seconds de critiquer l'usage des mathématiques parce qu'ils sont incapables d'y recourir. Les littéraires estiment que l'emploi des mathématiques en économie est un snobisme, une procédure ésotérique, un langage d'initiés destiné à marginaliser les littéraires ».

Bref, dans cette controverse entre les tenants et les opposants à l'usage des mathématiques en économie, il faut reconnaître que le problème de la mesure reste posé en science économique. Or, toute science ne peut se développer que par l'établissement d'unités de mesures propres à elle. L'introduction des mathématiques en économie politique peut donc se justifier par le fait que les données économiques sont de nature quantitative. Stanley Jevons, fondateur de l'école néo-classique,

écrivait (in *"Théorie de l'économie politique"* p.17): « Je prétends que tous les économistes doivent être mathématiciens sous peine de n'être pas scientifique, parce qu'ils traitent des quantités économiques, et que les relations entre ces quantités sont du domaine des mathématiques ».

Comme la science économique étudie les prix, les coûts de production, les volumes de production, etc., il est évidemment incontestable que l'introduction du langage mathématique facilite la formulation des relations liant des quantités de nature mathématique. Toutefois, c'est de l'abus de l'utilisation des mathématiques qu'il faut se méfier. Maints auteurs cherchent en effet à rendre artificiellement quantitatives des notions qui ne le sont guère. Ces auteurs utilisent souvent les mathématiques comme une fin et non pas comme un moyen. Ils construisent ainsi des modèles mathématiques hypersophistiqués qui donnent l'impression en fin de compte que ces modèles demeurent beaucoup plus comme l'expression d'une brillante démonstration mathématique qu'un effort de réflexion pour comprendre la réalité dans son ensemble. J.-M. Keynes, fondateur de la pensée keynésienne, avait peut-être compris cela quand il écrivait (in *"Théorie générale"*. Ch.21) : « Une beaucoup trop grande part des travaux récents d'économie mathématique consiste en des élucubrations aussi imprécises que les hypothèses de base sur lesquelles ces travaux reposent, qui permettent à l'auteur de perdre de vue les complexités et les interdépendances du monde réel en s'enfonçant dans un dédale de symboles prétentieux et inutiles ».

Bref, on peut conclure comme l'écrit J. Plassard (*op.cit*, p.9) « Dans l'étude économique, il est des étapes où la logique du langage littéraire est plus efficace que celle des mathématiques parce qu'elle introduit plus de souplesse, plus de nuances et peut prendre en charge des préférences non quantifiables qui sont souvent essentielles. Il y a des étapes intermédiaires où la rigueur mathématique est plus efficace. La frontière entre les deux n'est pas absolue ».